Les deux lectures de 'faillir'/inf. et les verbes présupposant l'existence d'un événement

Fabienne Martin

► To cite this version:

Fabienne Martin. Les deux lectures de 'faillir'/inf. et les verbes présupposant l'existence d'un événement. Le Querler, N. & H. Bat-Zeev Shyldkrot. Les périphrases verbales, Benjamins, pp.455-473, 2005, *Linguisticae Investigationes Supplementa*. hal-00456966

HAL Id: hal-00456966

<https://hal.science/hal-00456966>

Submitted on 16 Feb 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les deux lectures de *faillir*+inf. et les verbes présupposant l'existence d'un événement

Fabienne Martin
Université libre de Bruxelles
Laboratoire de Linguistique textuelle et de Pragmatique cognitive
fmartin@ulb.ac.be

1 Lecture partielle et lecture zéro de *faillir*

Voyons les exemples suivants :

- (1) Hier soir, Adèle a failli gagner au poker.
- (2) Hier soir, Emile a failli embrasser Adèle.

"*Faillir faire*, c'est être à deux doigts de devenir le support d'un phénomène donné" (Damourette et Pichon (1968), §1134) ; "*Faillir, manquer* indiquent qu'un fait a été tout près de se produire (Grevisse (1986), §791).¹ Les descriptions qu'offrent les grammaires traditionnelles de *faillir*+inf. ne permettent pas de distinguer les deux lectures de la périphrase.

Sous une première lecture, la périphrase indique qu'il s'est vraiment passé quelque chose qui aurait pu déboucher sur l'événement que décrit l'infinitif. Par exemple, l'énoncé (1) indique clairement qu'il s'est passé quelque chose (Adèle a joué au poker hier soir), mais *faillir* indique que cet événement n'a pas débouché sur sa victoire au poker.² Mais en réalité, il ne s'agit là que d'une des deux valeurs de *faillir*+inf. Appelons-la *lecture partielle* de la périphrase, pour souligner le fait qu'a pris place un événement initial qui aurait

¹Cet article est à paraître dans Bat-Zeev Shyldkrot, Hava et Le Querler, Nicole (éds.), *Les périphrases verbales*, Amsterdam : John Benjamins (coll. *Linguisticae Investigationes Supplementa*). Je remercie Jean-Claude Anscombre, Philippe Bourdin, Marc Dominicy, Brenda Laca, Arthur Merin, Piet Mertens et Marc Wilmet pour leurs commentaires. Ils ne sont bien entendu pas responsables de mes erreurs éventuelles. Voir aussi Gougenheim (1929), pp. 143-146 pour une autre description traditionnelle de la périphrase.

²Par commodité, nous appellerons "*év_{inf.}*" l'événement que décrit l'infinitif avec son complément d'objet (ici, *gagner au poker*).

pu déboucher sur la réalisation complète de l'*év_{inf.}*, mais sans que '*év_{inf.}* ait été réalisé "au complet". Sous la seconde lecture, ou *lecture zéro*, *faillir*+inf. indique que l'on n'a pas avancé d'un seul pouce vers l'accomplissement de l'*év_{inf.}*. Prenons l'exemple (2). Il se peut très bien qu'Emile soit resté glacé de timidité toute la soirée. L'intention, s'il y en avait une, est restée une velléité, ou si événement il y a eu (il peut tout de même avoir parlé avec Adèle), celui-ci ne peut pas être considéré comme la partie initiale de l'événement inachevé.

Dans les deux cas, *faillir*+inf. est *avertif* (de *avertire*, "détourner de"). En effet, sous l'une ou l'autre lecture, un obstacle détourne invariablement de la réalisation complète de l'*év_{inf.}*, soit avant même que toute partie de cet événement ne soit entamée (lecture zéro), soit avant que la partie déjà réalisée ne débouche sur la partie finale de l'*év_{inf.}* (lecture partielle).³

Ce qui va nous intéresser ici, c'est que l'aspect et l'*Aktionsart* de l'infinitif peuvent désambiguïser la périphrase de manière décisive. Les verbes d'achèvement sont incompatibles avec la lecture zéro de *faillir*+inf. De fait, il est inapproprié de dire, par exemple, que j'ai failli gagner au Loto si je n'ai même pas acheté de billet (voir aussi (3)). La lecture partielle est également obligatoire avec les verbes psychologiques à Expérienceur objet (VPEO) qui ratent tous les tests d'agentivité (*?*méduser* /*frapper* /*effarer* /*éberluer exprès*). En revanche, la lecture zéro est possible avec les VPEO agentifs (*embêter/ennuyer/ amuser/ encourager exprès*) (cf. (4)-(5)) : ⁴

- (3) J'ai failli gagner le Tour de France.
 i. # Je n'ai rien fait.
 ii. Il s'est passé quelque chose qui aurait pu faire que j'aie gagné le Tour de France, mais quelque chose a fait obstacle.

³Sur l'avertif en général, voir e.a. Kuteva (1998).

⁴Les tests d'agentivité classiques sont (1) l'impératif, (2) la compatibilité avec *persuader/faire*+inf. (3) la compatibilité avec la construction pseudo-clivée (*ce qu'il a fait, c'est ennuyer Marie*) et (4) la compatibilité avec les adverbes "orientés sur l'agent" (à savoir les adverbes intentionnels comme *exprès*, mais aussi les adverbes comme *gentiment*, etc.). En réalité, la situation est plus complexe que celle qu'on décrit ici. En effet, il y a des verbes, tel *impressionner*, qui sont "semi-agentifs", dans le sens où ils passent plus ou moins bien certains tests d'agentivité (comme l'impératif). Ces verbes "semi-agentifs" refusent la lecture zéro de *faillir*+inf., comme les verbes tout à fait "non-agentifs", c'est-à-dire qui ratent tous les tests d'agentivité (*méduser, frapper, effarer*, etc.). Nous ne prenons ici en considération que des verbes appartenant à l'une des deux sous-classes extrêmes de VPEO (agentifs ou non-agentifs). Mais il est clair qu'un examen plus fouillé du problème exigerait que l'on prenne en considération les VPEO semi-agentifs.

- (4) Il a failli nous tuer_{psych.}/ nous méduser. [VPEO non-agentifs]
 - i. # Il n'a finalement rien fait qui...
 - ii. Il a fait quelque chose qui a failli nous tuer/nous méduser.
- (5) Il a failli nous encourager à partir/nous embêter. [VPEO agentifs]
 - i. Il n'a finalement rien fait qui...
 - ii. Il a fait quelque chose qui a failli nous encourager à partir/nous embêter.

Cet article est structuré comme suit. La section 2 fait le point sur la concurrence entre *faillir*+inf. et *presque*, ce qui est nécessaire si l'on veut cerner la sémantique propre à *faillir*+inf. Dans la section 3, on expose deux cas où la lecture partielle est obligatoire et pourquoi. Premier cas : *faillir*+inf. est combiné à un verbe d'achèvement ou à un VPEO non-agentif. La lecture partielle est alors rendue obligatoire parce que, comme on va le montrer, ces deux classes de verbes présupposent l'existence de l'événement qui aurait pu déboucher sur le résultat nié par *faillir*. Or, *faillir*, comme tout opérateur, ne peut avoir un élément présupposé dans sa portée. L'idée que les verbes d'achèvement présupposent l'existence d'un événement a déjà été proposée par Piñón (1997) et Engelberg (1999). Deuxième cas : *faillir*+inf. est combiné à un verbe causatif comme *tuer*, et l'événement causant est décrit par un gérondif qui reçoit une prosodie particulière, à savoir ce que Mertens (1987) pp.96-98 appelle le contour d'appendice (*Il a failli la tuer, en l'empoisonnant*). La lecture partielle est alors obligatoire parce que, comme on va le montrer, le gérondif qui reçoit le contour d'appendice est anaphorique. La section 4 cerne la différence entre les présuppositions d'existence associées aux VPEO non-agentifs et celles des verbes d'achèvement, en partant de l'observation que les premiers imposent le contour d'appendice au gérondif qui décrit l'événement présupposé, alors que les seconds pas.

2 Concurrence avec *presque*

Confrontons, pour commencer, *faillir P* avec *presque P*.⁵

Tout d'abord, notons que *faillir P* exhibe deux propriétés que Ducrot (1980a) assigne à *presque P*. Primo, comme *presque P*, *faillir P* présuppose

⁵*Faillir P* symbolise une phrase contenant *faillir*, et *presque P* symbolise la même phrase où *presque* remplace *faillir* (en supposant que sont effectuées les modifications syntaxiques et morphologiques nécessaires à ce remplacement).

que $\neg P$ (cf. (6)-(7)). On revient plus tard sur la valeur argumentative de ce présupposé.⁶

Secundo, comme *presque P*, *faillir P* pointe vers la même conclusion *H* que *P* (cf. (8)) :

- (6) Emile est presque le premier de la classe.
 $\text{---} \overset{\text{pres.}}{\text{---}} \text{---} > \text{Emile n'est pas le premier de la classe.}$
- (7) J'ai failli écraser un piéton.
 $\text{---} \overset{\text{pres.}}{\text{---}} \text{---} > \text{Je n'ai pas écrasé de piéton.}$
- (8) Il a résolu/a presque résolu/a failli résoudre le théorème de Gödel.
 $\text{---} \overset{\text{suggere}}{\text{---}} \text{---} > \text{Il est très intelligent.}$

Au-delà de ces ressemblances, il y a plusieurs points de divergence importants entre *faillir P* et *presque P*. Le premier concerne l'identité de l'agent qui prend en charge le présupposé $\neg P$. Nous nous fondons, pour l'analyse, sur la théorie polyphonique des présupposés et sous-entendus de Ducrot (1984), dé-

⁶La place nous manque pour passer en revue tous les tests présuppositionnels (dont Geurts (1999) dresse un inventaire exhaustif). *Faillir*+inf. réussit tous ceux qu'on peut lui faire passer (le test classique de la négation est impraticable car pour une raison qu'il faudrait expliquer, *faillir*+inf. refuse la négation dite descriptive, i.e. non-polémique).

Suivant Sadock (1981), *almost P* ne présuppose pas, mais implique conversationnellement que $\neg P$. Il compare ainsi *almost P* à *some x are P*, qui implique conversationnellement, selon lui, que *not all x are P*. Sadock rend compte de l'implicature par la Maxime de Quantité. Cette analyse soulève plusieurs difficultés, au moins pour l'équivalent français de *almost P*. En effet, il est faux que le locuteur choisit *presque P* parce qu'il ne dispose pas assez d'informations en faveur de *P* (ce qu'on est obligé de dire si l'on recourt comme Sadock à la Maxime de Quantité). En réalité, comme le montre l'énoncé ci-dessous, le locuteur de *presque P* croit que $\neg P$ (ou se présente comme tel). C'est pour cela qu'il ne peut pas dire, par la suite, qu'il croit possible que *P* (à moins qu'il signale explicitement changer d'avis par la structure *presque P* et même *P*, étudiée plus loin) :

- (a) #Tout ce que je sais, c'est qu'il a presque tondu tout le jardin. Maintenant, il l'a peut-être tondu tout le jardin, je ne sais pas.

Cette propriété de *presque P* mine le rapprochement entre *presque P* et *certaines x sont P*. En effet, le locuteur de *presque P* dispose d'arguments en faveur de $\neg P$, alors que le locuteur de *certaines x sont P* peut très bien être complètement agnostique quant à *tous les x sont P* et à la proposition contraire. C'est pour ça qu'il peut, comme dans l'exemple (b), dire qu'il croit possible que *tous les x sont P* :

- (b) Tout ce que je sais, c'est que certains romans de Gracq sont bons. Maintenant, ils le sont peut-être tous, je ne sais pas.

Le contraste entre *au moins certains* et **au moins presque* reflète la même différence.

veloppée et formalisée par (Merin, 1999, 2003a,b).⁷ Ducrot/Merin suggèrent qu'un même énoncé peut se voir associer plusieurs sous-entendus et/ou présupposés pris en charge par des agents différents, en fonction de la structure d'intérêt qui compose l'interaction. Le cas paradigmatique est celui où locuteur et allocutaire entretiennent des préférences inverses autour d'un certain enjeu *H*. Merin (2003b) montre par exemple que les énoncés avec indéfinis numériques ("*n* x sont *P*", où *n* est un nombre naturel) sont associés à deux présupposés/sous-entendus reflétant des préférences inverses. "Au moins *n* x sont *P*" est la préférence sous-entendue par le locuteur optimiste, et "pas tous les x sont *P*" est pris en charge par l'allocutaire rabat-joie. *Presque P* met également en scène deux énonciateurs antagonistes. En effet, quoique le locuteur de *presque P* présuppose $\neg P$ (Ducrot (1980a)), il sous-entend aussi avec optimisme sa préférence pour *P*. Comme le locuteur ne peut à la fois préférer *P* et $\neg P$, le présupposé $\neg P$ doit s'interpréter comme une concession à l'allocutaire : c'est ce dernier qui le prend en charge. Par exemple, dans *Je t'ai presque aimée*, le locuteur sous-entend sa préférence pour *P* ("j'aurais préféré que *je t'ai aimée* soit vrai"), mais concède à son allocutaire que $\neg P$ ("c'est vrai, il est faux que *je t'ai aimée*").⁸

Argument en faveur de l'idée que le locuteur de *presque P* préfère *P* : celui-ci peut facilement enchaîner sur *P*, comme le note Ducrot (1980a). Cela est bien normal s'il sous-entend déjà auparavant une préférence pour *P* (cf. (9)-(11)) :

- (9) Bill a presque traversé la Manche à la nage. Et même, il l'a traversée quand j'y repense. (d'après Sadock (1981))
- (10) Il a presque fait beau. Et même quand j'y pense il a vraiment fait beau.
- (11) J'ai presque réussi ma blanquette de veau. En fait je peux même dire que je l'ai tout à fait réussie.

⁷Le terme "sous-entendu" désigne ici informellement une proposition que l'énoncé implique sans la présupposer.

⁸Bien entendu, l'allocutaire peut s'opposer à ce que le locuteur lui attribue ainsi tacitement $\neg P$. En effet, il peut aller dans le même sens argumentatif que le locuteur, i.e. dans le sens de *P* ("et même, tu m'*as* aimée!"). Cf. aussi l'exemple (12). Cette possibilité n'empêche pas que par défaut, *presque P* attribue au locuteur la préférence pour *P* et concède à l'allocutaire que $\neg P$ (de là, sans doute, le parfum un peu hypocrite de *Je t'ai presque aimée*. Si *J'ai failli t'aimer* est plus franc, c'est sans doute dû aussi, comme on le verra plus bas, au fait que *faillir P* n'a pas la valeur polyphonique de *presque P*).

L'enchaînement sur P peut aussi être interpersonnel. Il est bien normal que le locuteur accepte que son allocataire remette en question le présupposé $\neg P$ s'il préfère lui-même P :

- (12) A. J'ai presque réussi ma blanquette de veau.
 B. Et même, tu l'as tout à fait réussie.
 A. Oui, tu m'ôtes les mots de la bouche. C'est une réussite complète.

On ne retrouve rien de cette dialectique entre P et $\neg P$ avec notre seconde expression. Le locuteur de *faillir* P ou bien préfère $\neg P$ ou bien est inexorablement résigné à $\neg P$. Il ne met pas un énonciateur en scène qui espère avec optimisme P ou croit encore P possible. Corollairement, le locuteur ne peut sans contradiction enchaîner lui-même sur P (cf. (13)-(15)) :

- (13) *Bill a failli traverser la Manche à la nage. Et même il l'*a* traversée.
 (14) *Il a failli faire beau. Et même quand j'y pense il a vraiment fait beau.
 (15) *J'ai failli rater ma blanquette de veau. En fait je peux même dire que je l'ai tout à fait ratée.⁹

Si enchaînement sur P il y a, il est nécessairement interpersonnel et polémique (comparer (16), trop conciliant pour être acceptable, à (17)) :

- (16) A. J'ai failli rater ma blanquette de veau.
 B. #Et même, tu l'as tout à fait ratée.
 A. #Oui en fait c'est ce que je voulais dire. C'est un beau ratage complet.
 (17) A. J'ai failli rater ma blanquette de veau.
 B. Qu'est-ce que tu racontes ! Tu l'as *tout à fait* ratée tu veux dire !

On peut alors se poser la question suivante. Pourquoi la remise en question de la présupposition $\neg P$ est-elle si violente avec *faillir* P et pas avec *presque* P ? Comment rendre l'intuition que la présupposition $\neg P$ est "plus forte" avec

⁹Depuis Anscombe (1973), on sait que la possibilité d'avoir Q et même Q' est le test décisif pour savoir si Q et Q' sont argumentativement co-orientés (pour savoir s'ils sont sur la même échelle argumentative). Donc, les exemples (13)-(15) obligent à conclure que *Faillir* P et P ne sont pas sur la même échelle. Or, on a montré, par l'énoncé (8), que *Faillir* P et P peuvent être des arguments pour une même conclusion H . Y a-t-il un problème à ce que *Faillir* P et P puissent pointer vers la même conclusion sans être argumentativement co-orientés ? Non, une fois que l'on admet que deux énoncés Q et Q' peuvent être des arguments pour une même conclusion H sans pour autant être sur la même échelle. Comme nous le rappelle J.-C. Anscombe, c'est le cas de la structure Q , et d'ailleurs Q' , étudiée dans Ducrot (1980b), pp. 193-232.

faillir P qu'avec *presque P* ? Les théories traditionnelles de la présupposition ne peuvent pas rendre compte de cette différence.

Merin (2003a, 2004b) opère une distinction utile pour résoudre le problème. Il distingue les présuppositions qui reflètent un simple *préjugé* du locuteur (ou *présuppositions probabilistes*) des présuppositions qui reflètent une de ses *certitudes* (ou *présuppositions déterministes*). Dans le cas de la présupposition déterministe, le locuteur présuppose θ *sans réserve* : il attribue à la proposition un degré de probabilité extrême (i.e. $P(\theta)=1$ s'il est certain que θ est vrai, ou $P(\theta)=0$ s'il est certain que θ est faux). Dans le cas de la présupposition probabiliste, le locuteur présuppose θ *sous réserve d'amendement* : il attribue à θ un degré de probabilité oscillant strictement entre ces deux valeurs ($0 < P(\theta) < 1$).

Supposons, maintenant, que la présupposition $\neg P$ associée à *faillir P* est déterministe (qu'elle est présentée comme une certitude du locuteur). On explique, alors, que *faillir P* refuse que le locuteur remette lui-même en question $\neg P$ (cf. (13)-(15)). En effet, il est très difficile de revenir sur ce que l'on vient de présenter comme certain. On explique aussi pourquoi la remise en question de $\neg P$ par l'allocutaire est violente (cf. (16)). En effet, essayer d'imposer P à un locuteur qui se présente comme certain que $\neg P$ fait naturellement monter le ton.

Supposons, en revanche, que la présupposition $\neg P$ associée à *presque P* est probabiliste (qu'elle est présentée comme un simple préjugé du locuteur). Typiquement, dans ce cas, le locuteur reconnaît un droit d'amendement à son allocutaire, signe de sa relative incertitude : "je considère $\neg P$ comme acquis, mais je serais ravi d'en discuter". On explique, alors, que le locuteur peut remettre *lui-même* la présupposition en question (cf. (9)-(11)). En effet, il est facile de revenir sur quelque chose que l'on présente comme incertain. On explique aussi pourquoi la remise en question de $\neg P$ par l'allocutaire se fait sans difficulté (cf. (12)). Il est évidemment plus facile d'imposer P à ce genre d'individu conciliant. Le locuteur de *presque P* sera d'autant plus facile à convaincre que, comme on l'a vu, il préférerait P (une aubaine!).

Presque P et *faillir P* divergent encore sur deux points importants. Tout d'abord, avec les verbes d'accomplissement et d'activité, *presque P* est meilleur que *faillir P* lorsque la lecture partielle est obligatoire. En revanche, avec les mêmes verbes, *faillir P* est meilleur que *presque P* lorsque la lecture zéro est obligatoire.

La lecture partielle est obligatoire, entre autres, lorsque le verbe d'accom-

plissement ou d'activité est un verbe de création, et que le contexte indique qu'une partie de l'objet a déjà été réalisée. Par exemple, dans les énoncés suivants, *presque P* est meilleur que *faillir P* dans un contexte où le château de sable a déjà été réalisé en partie : ¹⁰

- (18) On a presque construit notre superbe château de sable. [devant le château de sable inachevé]
 (19) # On a failli construire notre superbe château de sable. [même contexte]

En revanche, la lecture zéro s'impose avec les verbes d'accomplissement et d'activité décrivant un événement qui ne peut pas se réaliser partiellement (ou, du moins, qui est conçu comme tel). Comment, par exemple, prendre un bain en partie ? Lorsqu'on conçoit ainsi l'événement comme non divisible en plusieurs parties, *presque P* est moins bon que *faillir P* (cf. (20)-(21)) :

(20) Ce soir j'ai failli prendre un bain. (ZÉRO, *PART.)

(21) ??Ce soir j'ai presque pris un bain.

Au fond, *presque P* a horreur du vide : cette expression n'est pleinement acceptable avec un prédicat événementiel que si une partie au moins de l'événement prend place. Cela tient certainement à l'orientation optimiste de *presque P* vers *P* dont il a été question plus haut (est-il raisonnable de sous-entendre avec optimisme qu'on va bientôt arriver alors qu'on n'est pas encore parti ?).

En résumé, on a montré que seul *presque P* permet d'espérer *P*, mais que *faillir P* est préféré lorsque l'inachevé n'a même jamais commencé.

3 Lecture partielle obligatoire

3.1 Facteur prosodique

Venons-en maintenant à la question suivante : quand est-ce la lecture partielle de *faillir*+inf. est obligatoire ?

La lecture partielle peut être imposée pour des raisons prosodiques. C'est

¹⁰L'adjectif appréciatif *superbe* contribue à indiquer que le château de sable est réalisé en partie, parce que ce genre d'adjectif s'utilise généralement lorsque le locuteur a un objet particulier en vue ou à l'esprit. Ces adjectifs appréciatifs sont à la classe des adjectifs ce que les indéfinis spécifiques épistémiques sont à la classe des indéfinis.

le cas lorsqu'un événement initial (celui qui aurait pu déboucher sur l'*év_{inf.}*) est décrit par un autre constituant que l'infinitif, qui échappe, à cause de son contour prosodique, à la portée de *faillir*+inf. :

- (22) Pierre a failli la tuer, en l'empoisonnant.
 i. # Pierre n'a rien fait (il ne l'a pas empoisonnée). (ZÉRO)
 ii. Pierre l'a empoisonnée. (PART.)

Cela se passe, notamment, lorsqu'un gérondif présent porte, comme en (22), ce que Mertens (1987) appelle le *contour d'appendice* (voir aussi Mertens (1997)). L'appendice est une suite de syllabes inaccentuées dotée d'un contour mélodique plat, souvent accompagné d'une accélération du débit et d'une baisse du niveau sonore. La hauteur des syllabes dépend du ton de l'accent final qui précède immédiatement le constituant ; il est soit infra-bas, soit haut. Graphiquement, le segment qui porte l'appendice est souvent (quoique pas toujours) précédé d'une virgule (dans nos exemples, on signalera le segment qui correspond au contour d'appendice par une plus petite taille). Exemple : si l'on compare (22), avec contour d'appendice sur le gérondif présent décrivant un événement initial, à (23), où le gérondif ne porte pas ce contour, on peut voir que la lecture partielle de *faillir*+ inf. est quasi-obligatoire en (22), mais pas en (23) :

- (23) Pierre a failli la tuer en l'empoisonnant.
 i. Pierre n'a rien fait (il ne l'a pas empoisonnée). (ZÉRO)
 ii. Pierre l'a empoisonnée mais ne l'a pas tuée. (PART.)

Pourquoi donc ? Hypothèse : *le gérondif qui reçoit le contour d'appendice est anaphorique* (hyp. 1).¹¹ Ce segment de l'énoncé produit au temps du discours t_0^c doit alors trouver dans le contexte un antécédent introduit au temps t_{0-k}^c , avec $t_{0-k}^c < t_0^c$.¹² Cet antécédent doit référer à l'événement en question (à l'empoisonnement dans notre exemple). Si mention a déjà été faite de cet événement en t_{0-k}^c , son occurrence est tenue pour acquise en t_0^c . L'hyp. 1

¹¹Mertens (2002), p. 25 note que "[...] l'appendice permet [...] de repousser à l'arrière-plan informatif une partie de l'énoncé". L'hyp. 1 ne le contredit pas, dans la mesure où il ne distingue pas arrière-plan informatif et présupposition anaphorique. En faveur de l'hyp. 1, soulignons que van den Eynde et Mertens (2003) notent que, dans les phrases clivées en *c'est qu-* avec dispositif d'extraction, le noyau verbal (placé après "qu-") reçoit généralement l'appendice (*C'est Fred, qui a appelé la police*). Cela confirme encore l'hyp. 1, puisque ce segment des phrases clivées reprend la présupposition (cf. Geurts (1999) p.e.). Par exemple, *C'est Fred, qui a appelé la police* présuppose "Quelqu'un a appelé la police". C'est précisément le segment après la virgule qui porte l'appendice.

¹²La présence de l'exposant 'c' est expliquée plus bas.

explique donc, si elle est correcte, pourquoi la lecture partielle est obligatoire avec un gérondif portant l'appendice.

Il y a au moins deux arguments indépendants en faveur de l'hyp. 1. Premièrement, elle rend compte de ce que le gérondif présent ne peut pas porter l'appendice lorsque l'occurrence de l'événement initial qu'il décrit est une condition suffisante pour qu'ait lieu l'événement-inf (cf. (24)) :

- (24) # Pierre a failli la tuer, en lui coupant la tête.
 i. # Pierre n'a rien fait.
 ii. # Pierre lui a coupé la tête mais ne l'a pas tuée.

L'hyp. 1 explique la contradiction. De fait, elle prédit que l'énoncé oblige à assumer l'existence de la décapitation, puisque le gérondif est anaphorique. Mais en même temps, *faillir* oblige à nier l'obtention de la partie finale de l'*év_{inf}*. (de l'év. "tuer"). L'énoncé est alors bizarre, du moins dans un monde où l'on ne survit pas à une décapitation. En revanche, l'énoncé ci-dessous (25) est acceptable car le gérondif peut encore, sans l'appendice, être sous la portée de *faillir* ; l'occurrence de l'événement initial ("couper la tête") peut donc être niée :

- (25) Pierre a failli la tuer en lui coupant la tête.
 i. Pierre n'a rien fait.
 ii. # Pierre lui a coupé la tête mais ne l'a pas tuée.

L'hyp. 1 se voit appuyée par un autre argument indépendant. On remarque que le segment qui porte l'appendice ne peut pas contenir un GN indéfini, que celui-ci soit spécifique ou non. Le problème vient de ce que le gérondif qui porte l'appendice est anaphorique (hyp. 1), alors que l'indéfini est associé à la Condition de Nouveauté (cf. Corblin (1994)). Voyez (26)-(28) :

- (26) Pierre les a fait bailler, en leur parlant d'un projet.
 (27) * Pierre les a fait bailler, en leur parlant d'un projet.
 (28) Pierre les a fait bailler en leur parlant d'un projet.

L'hyp. 1 permet donc d'expliquer pourquoi la lecture zéro de *faillir*+inf. n'est pas possible lorsque le gérondif décrivant une partie de l'*év_{inf}* porte l'appendice. Passons maintenant au second cas envisagé où la lecture zéro de *faillir*+inf. n'est pas disponible.

3.2 Facteur lexical

On a déjà mentionné dans l'introduction que certains verbes imposent la lecture partielle de *faillir*+inf. Il s'agit de certains verbes d'achèvement (*trouver*, *gagner*, *perdre*, etc.; cf. (3)), ainsi que des VPEO non-agentifs (*méduser*, *éberluer*, *frapper* etc.; cf. (4)). Ces deux classes de verbes ont en commun de focaliser sur le résultat que provoque l'événement initial (en termes tout aussi informels mais intuitifs, ils le rendent "plus saillant" que l'événement initial). On les appelle d'ailleurs parfois "verbes résultatifs". En revanche, la lecture zéro est possible avec les VPEO agentifs (cf. (5)). Pourquoi?

L'hypothèse envisagée est que *les verbes d'achèvement et les VPEO non-agentifs présupposent l'existence de l'événement initial* (hyp. 2).

Si cette hypothèse est correcte, alors on explique pourquoi un opérateur comme *faillir*+inf. ne peut avoir cette variable d'événement dans sa portée. C'est une propriété générale des éléments présupposés que d'échapper à la portée des opérateurs.

L'hyp. 2 repose sur la prémisse qu'un verbe peut présupposer ou impliquer l'occurrence d'un événement. Cette idée est déjà présente pour les verbes d'achèvement dans Piñón (1997) et (Engelberg, 1999, 2000).¹³

Argument en faveur de l'hyp. 2 : Engelberg a montré qu'avec certains verbes d'achèvement, l'occurrence de l'événement initial est présupposée sous la négation (cf. (29)) :

- (29) Rebecca did not win the race. (Engelberg (2000))
→ Rebecca participated in the race.

Les VPEO non-agentifs (souvent dérivés de verbes physiques) se comportent sous la négation comme ces achèvements. Le point est plus évident lorsque ces verbes sont comparés avec leur correspondant causatif au sens physique :

¹³Les auteurs divergent quant au statut théorique de la présupposition des verbes d'achèvement. Suivant Piñón (1997), il s'agit d'une présupposition ontologique. Les verbes d'achèvement dénotant une frontière d'événement, et une frontière ne pouvant exister sans l'événement dont il est la frontière, les verbes d'achèvement présupposent l'existence d'un événement au plan des faits (pas nécessairement du discours). Engelberg ne définit pas explicitement le statut de la présupposition qu'il associe aux achèvements, mais il semble y voir une présupposition discursive. S'il adopte implicitement les théories traditionnelles de la présupposition (comme celle de van der Sandt (1992)), alors il s'agit, selon lui, d'une présupposition anaphorique. Dans la section 4, on propose notre définition de la présupposition des verbes d'achèvements.

- (30) Tu n’as pas refroidi_{phys} la soupe.
 i. Tu n’as rien fait qui aurait pu faire que la soupe soit refroidie.
 ii. Tu as fait quelque chose (par exemple souffler sur la soupe), mais pas quelque chose qui a fait que la soupe soit refroidie.
- (31) Il ne m’a pas refroidie_{psych}.
 i. # Il n’a rien fait qui aurait pu faire que je sois refroidie.
 ii. Il a fait quelque chose qui a pu faire que je sois refroidie.

Dans leur sens physique, ces causatifs peuvent parfois présupposer l’existence du premier événement (comme en (30ii)), mais ils ne le doivent pas (l’énoncé (30) est également acceptable dans un contexte où on n’a même pas essayé de refroidir la soupe). Dans le sens psychologique, ces verbes doivent présupposer l’existence du premier événement. L’énoncé (31) n’est pas approprié dans un contexte où l’on ne tient pas pour acquis l’occurrence d’un événement qui aurait pu me refroidir.

Les VPEO agentifs se comportent, à cet égard, comme les causatifs physiques. Voyez (32) et (33) :

- (32) Il ne m’a pas ennuyée. [VPEO agentif]
 (33) Il ne m’a pas ébahie. [VPEO non-agentif]

Alors que le premier énoncé est approprié dans un contexte où je n’ai même pas été en contact avec Pierre (auquel cas, l’existence d’un événement potentiellement générateur d’ennui ne peut pas être présupposé, puisqu’il ne peut pas avoir eu lieu), le second est inacceptable dans le même genre de contexte (il faut au moins que Pierre ait fait quelque chose auquel j’aie assisté et qui aurait pu m’ébahir).

L’hyp. 2, suivant laquelle les accomplissements et les VPEO non-agentifs sont présuppositionnels, est donc confirmée par l’interprétation des phrases négatives. On explique alors pourquoi ces verbes sont incompatibles avec la lecture zéro de *faillir*+inf. La périphrase ne peut pas avoir le premier événement dans sa portée parce qu’il est présupposé.¹⁴ On explique aussi pourquoi la lecture zéro est possible avec les VPEO agentifs. Au niveau lexical, ces VPEO n’imposent pas que l’existence de l’événement initial soit présupposée.

¹⁴Bien entendu, il serait intéressant de voir *pourquoi* les VPEO non-agentifs sont présuppositionnels. Mais cela exigerait un autre article.

4 Verbes e-présuppositionnels et verbes anaphoriques

On vient de voir que la lecture partielle de *faillir*+inf. est obligatoire avec les VPEO non-agentifs et les verbes d'achèvement parce que ces verbes présupposent l'existence de l'"événement initial" (précédant le résultat dont le verbe implique l'existence). Nous allons voir maintenant en quoi la présupposition associée à ces deux classes de verbes diffère.

Il y a une différence prosodique intéressante entre ces deux classes de verbes. Avec un verbe d'achèvement, le gérondif qui décrit l'événement initial (présupposé) ne doit pas porter le contour d'appendice (cf. (34)). Il le peut (cf. (35)), mais ça n'a rien d'obligatoire :

(34) J'ai retrouvé ma montre en cherchant mes chaussettes.

(35) J'ai retrouvé ma montre, en cherchant mes chaussettes.

Un VPEO non-agentif, au contraire, oblige un gérondif de ce type à porter le contour d'appendice (voir le contraste entre (36) et (37)) :

(36) # Il m'a médusé en m'offrant ces chaussettes.¹⁵

(37) Il m'a médusé, en m'offrant ces chaussettes.

Un problème théorique émerge de ces données. En effet, on a vu plus haut que le gérondif qui porte le contour d'appendice est présuppositionnel (anaphorique, cf. hyp. 1). On a vu aussi que les verbes d'achèvement et les VPEO non-agentifs présupposent l'événement initial (hyp. 2). Or, comme le montrent les dernières données présentées, le gérondif qui décrit cet événement initial

¹⁵ Il faut nuancer cette observation. Le contour d'appendice n'est pas obligatoire avec les VPEO non-agentifs si la phrase est générique (*Elle méduse son public en reprenant Aznavour*), ou si elle présuppose son contenu propositionnel (*Comment il m'a médusé en m'offrant ces chaussettes*). M. Dominicy me fait remarquer que le contour d'appendice n'est pas non plus obligatoire dans l'énoncé suivant : *Il m'a surpris en parlant de Balzac. Mais il m'a littéralement médusé en parlant de Joyce*. La progression vers le plus haut degré doit jouer un rôle important, car l'énoncé n'est pas si bon lorsque la progression est descendante : *? ? Il m'a pétrifié en me racontant l'histoire de Marie. Et il m'a effrayé en me racontant la réaction de Paul*. Pour rendre compte de ces exceptions, il faudrait disposer d'une théorie fine des structures concernées. Mais nous ne croyons pas que ces exemples remettent en question l'observation de base qu'illustrent (35)-(36).

Notons encore que cette contrainte prosodique ne pèse pas avec les VPEO semi-agentifs comme *indigner*, dont il a été brièvement question dans l'introduction (*"la seconde m'a indigné en me disant que Renan était un 'coquin'"*. (Flaubert, *Correspondance*, Frantext))

(présupposé) doit porter le contour d'appendice avec les VPEO non-agentifs, alors que cela n'est pas obligatoire avec les verbes d'achèvement. Comment expliquer cette différence ? Les deux classes de verbes ne doivent vraisemblablement pas présupposer l'occurrence de l'événement initial dans le même sens ; sinon, ils devraient imposer les mêmes contraintes prosodiques.

Pour éclairer le problème, on peut à nouveau recourir à une distinction utile qu'opère (Merin, 2003a, 2004a). Celui-ci distingue deux approches différentes du phénomène présuppositionnel : *l'approche anaphorique* et *l'approche argumentative*. Pour contraster clairement ces deux approches, il a besoin de différencier deux types de temporalités discursives : *le temps causal* et *le temps évidentiel*. Commençons par le temps.

Le *temps causal* (temps-c) ordonne les événements d'ordre physique, y compris les productions phonétiques (les actes de langage) ou les processus cérébraux (le traitement par le cerveau de ces actes). Pour comprendre ce qu'est le *temps évidentiel* (temps-e), il est utile d'évoquer la force rétroactive dont une loi peut se voir investie. L'assertion de P peut se comparer à l'édiction d'une loi dans le contexte commun : "à partir de maintenant, j'impose que l'on tienne P pour vrai dans le contexte commun" (cette loi pouvant éventuellement se voir révoquée plus ou moins rapidement). Une loi (ou assertion) rétroactive est édictée au temps t_0^c . Mais, crucialement, elle prend acte au temps t_{0-k}^e , antérieur au temps t_0^c censé être contemporain avec t_0^c . Le temps évidentiel ordonne donc la suite des changements d'états d'information en tant qu'ils affectent les personnes civiles, en théorie indépendantes des personnes physiques (et donc de la manière dont s'ordonnent, en réalité, les changements d'état d'information dans le monde *physique*). La distinction entre ces deux temporalités permet l'instauration d'une fiction discursive (comparable à la fiction de droit de la loi rétroactive) : "Je fais comme si tu savais déjà ce que je t'apprends en réalité maintenant".

Distinguons, à présent, les deux visions du phénomène présuppositionnel. Une première approche théorique de la présupposition s'attache à reconstruire l'histoire du discours dans le temps-c. Dans cette perspective (qui est celle de van der Sandt (1992)), la présupposition d'un énoncé émis au temps t_0^c est une proposition "qui a été dite avant" (à un temps t_{0-k}^c). Appelons-les "c-présuppositions". Il y a "c-accommodation" quand le locuteur fait comme si la proposition avait déjà été dite avant. Dans une seconde approche, centrée sur l'argumentation et sur la pertinence (qui est celle de Ducrot (1984) et de Merin (2003a)), une présupposition d'un énoncé émis au temps t_0^c se définit essentiellement comme une proposition qui, au temps t_e^0 , n'est plus intéres-

sante, c'est-à-dire plus pertinente pour aucune nouvelle conclusion (tenue pour acquise, d'intérêt secondaire, elle ne peut plus pointer vers de nouvelles conclusions comme elle l'a fait dans le passé-e).¹⁶ Baptisons ces présuppositions "e-présuppositions". Il y a "e-accommodation" lorsque le locuteur fait comme si la proposition n'était pas pertinente en t_e^0 , alors même qu'en réalité, elle peut pointer vers de nouvelles conclusions intéressantes pour l'allocutaire. Aussi bien les e- que les c-présuppositions passent les tests présuppositionnels classiques.

Le point crucial pour notre analyse est que cette distinction permet d'établir qu'en théorie, on peut e-présupposer une P (la présenter comme non-pertinente en t_0^e) sans la c-présupposer (sans la présenter comme "déjà dite avant", i.e. en t_{0-k}^c) : "on ne l'a pas dit avant, mais peu importe, elle n'est quand même plus intéressante".¹⁷ Autrement dit, on peut reconnaître l'existence de *présuppositions non-anaphoriques* (qu'évoque également Bosch (2001), mais sans les définir autrement que par ce trait négatif).¹⁸

On peut, à présent, tenter de saisir en quoi diffèrent la présupposition des verbes d'achèvement et celle des VPEO non-agentifs.

Supposons que *les verbes d'achèvement e-présupposent l'existence de l'événement initial sans la c-présupposer*, alors que *les VPEO non-agentifs c- et e-présupposent l'existence de cet événement* (hyp. 3). Rappelons que suivant l'hyp. 1, le gérondif portant le contour d'appendice est anaphorique (c-présuppositionnel et donc — v. note 18 — e-présuppositionnel).

Jointe à l'hyp. 1, l'hyp. 3 explique d'emblée le contraste entre (34) et (36). Seuls les verbes qui imposent "qu'on ait parlé avant" de l'événement initial (à savoir les VPEO non-agentifs) imposent l'appendice au gérondif s'il est présent ; ceux qui, comme les verbes d'achèvement, se contentent de pré-

¹⁶Définition formelle de la pertinence : E est pertinente pour H en t_e^0 si l'addition de E dans le contexte change la probabilité de H en t_e^0 , i.e. si $P(H|E) \neq P(H)$ en t_e^0 . Cf. Merin (1999).

¹⁷En revanche, on ne peut pas c-présupposer (c-accommoder) P sans la e-présupposer (e-accommoder), car une proposition "qui a déjà été dite avant" (ou présentée comme telle) est de facto tenue pour acquise, et a donc épuisé son potentiel de pertinence (ou est présentée comme telle).

¹⁸Geurts (2004) évoque un phénomène similaire, en distinguant le *backgrounding* (la mise à l'arrière-plan) et le *presupposing*. Les propositions mises à l'arrière-plan, que Geurts distingue des présuppositions, passent les tests présuppositionnels, mais peuvent, à la différence des présuppositions, transmettre de l'information nouvelle. Le problème de cette approche est qu'il est difficile de souscrire à l'idée qu'il existe des propositions qui passent les tests présuppositionnels sans être des présuppositions.

senter son occurrence comme non-pertinente n'imposent pas l'appendice au gérondif, car ils sont e- mais pas c-présuppositionnels dans le lexique.

Mais à quoi rime cette distinction ? Pourquoi l'événement dont le verbe présuppose l'existence doit parfois être mentionné explicitement avant (ou du moins être présenté comme tel) et parfois pas ? Pour le savoir, demandons-nous en quoi l'absence ou la présence d'une telle mention préalable change la donne.

Faisons l'observation suivante : si l'événement non-pertinent n'a pas fait l'objet d'une mention préalable explicite, l'allocutaire peut tout ignorer de cet événement, mis à part son existence (celle-ci étant présupposée). Par exemple, si Pierre me dit qu'il a trouvé ses lunettes, il présuppose qu'il y a eu un événement débouchant sur ce résultat, mais je peux tout ignorer de cet événement. S'il y a, en revanche, mention explicite, alors le prédicat utilisé pour la mention révèle obligatoirement quelque chose de cet événement (ex : *J'ai vidé la machine à laver. Du coup, j'ai retrouvé mes lunettes*). Nous avons alors une réponse à notre question : il y a certainement un sens à apprendre à mon allocutaire que j'ai atteint le sommet du Mont Everest, gagné au Loto, trouvé mes lunettes, etc. tout en le laissant dans l'ignorance quant à l'événement en amont ("c'est le résultat qui compte"). Mais il n'est pas très intéressant, voire même curieux, de lui apprendre qu'un tel m'a frappé, m'a médusé, ou m'a ébahi, s'il n'a pas été mis au courant, auparavant, de l'événement auquel j'ai réagi psychologiquement. Faire part d'une telle réaction psychologique n'a de sens que si mon auditoire sait ce à quoi j'ai réagi.

5 Conclusions

Cette étude de *faillir*+inf. suggère qu'il y a plus de continuité qu'il n'y paraît entre la sémantique lexicale, la sémantique non-lexicale et la pragmatique. En effet, on a été amené à redéfinir des catégories proprement lexicales, à savoir une sous-classe de verbes d'achèvement et les VPEO non-agentifs, dans des termes généralement réservés aux phénomènes interphrastiques ou discursifs : l'anaphore, la présupposition et la pertinence. Les verbes qui "focalisent sur le résultat" présentent l'existence de l'événement causant le résultat comme n'étant plus ou pas pertinente (traduction de l'intuition que ces verbes rendent le résultat "plus saillant"). C'est à cause de cette valeur e-présuppositionnelle que les verbes d'achèvement et les VPEO non-agentifs

imposent la lecture partielle à *faillir*+inf.

Il serait intéressant, cependant, de se demander *pourquoi* ces verbes présupposent l'existence de l'événement initial (et donc imposent la lecture partielle de la périphrase). Une piste envisageable est que la valeur présuppositionnelle est liée au fait que ces verbes présentent l'agent impliqué dans l'événement initial comme provoquant *non-intentionnellement* le résultat décrit par le verbe (? ?*Il a trouvé ses lunettes exprès*, cf. Ryle (1949) ; * ?*Il m'a médusé exprès*). Le lien entre la présupposition et le caractère non-intentionnel du résultat est, en tous cas, confirmé par les données suivantes :

(38) J'ai failli relacer mes chaussures.

OK Je n'ai finalement rien fait qui aurait pu faire que mes chaussures soient relacées

(39) J'ai failli délayer mes chaussures sans le faire exprès.

Je n'ai finalement rien fait qui aurait pu faire que mes chaussures soient relacées

Les verbes comme *relacer ses chaussures* sont "intrinsèquement intentionnels" au sens où il est difficile de ne pas relacer ses chaussures délibérément (hormis cas complexes d'hypnose, etc.). Ces verbes acceptent la lecture zéro de *faillir*. En revanche, les verbes comme *délayer ses chaussures* sont "optionnellement intentionnels" (on peut délayer ses chaussures exprès ou pas). Sous la lecture non-intentionnelle ("délayage non-délibéré"), ces verbes imposent clairement la lecture partielle de *faillir*. Il est vraiment difficile de nier l'existence de l'événement qui aurait pu provoquer le délayage.

Ce contraste confirme que lorsque le verbe présente l'agent comme provoquant non-délibérément le résultat dénoté, alors l'existence de cette action est présupposée. Pourquoi ?

Références

- Anscombre, J.-C. (1973). Même le roi de France est sage. *Communications*, pages 40–82.
- Bosch, P. (2001). Against the identification of anaphora and presupposition. In Kuppevelt, J. v. et Smith, R., eds., *2nd SIGdial Workshop on Discourse and Dialogue*. Aalborg, Denmark.
- Corblin, F. (1994). La condition de nouveauté comme défaut. *Faits de langue*, 4 :147–153.
- Damourette, J. et Pichon, E. (1968). *Des mots à la pensée : essai de grammaire de la langue française (1911-1940)*. Editions d'Artrey, Paris.
- Ducrot, O. (1980a). *Les échelles argumentatives*. Editions de Minuit, Paris.
- Ducrot, O. (1980b). *Les mots du discours*. Editions de Minuit, Paris.
- Ducrot, O. (1984). *Le Dire et le dit*. Editions de Minuit, Paris.

- Engelberg, S. (1999). The magic of the moment - what it means to be a punctual verb. In Chang, S. S., Liaw, L., et Ruppenhofer, J., eds., *Proceedings of the Twenty-Fifth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, pages 109–121. Berkeley.
- Engelberg, S. (2000). Verb meaning as event structure. In Lommel, A. et Melby, A. K., eds., *Proceedings of the 26th LACUS Forum, Edmonton, August 1999*, pages 257–268. Edmonton.
- Geurts, B. (1999). *Presuppositions and Pronouns*. Elsevier, Oxford.
- Geurts, B. (2004). Specific indefinites, presupposition, and scope. In Bäuerle, R., Reyle, U., et Zimmermann, E., eds., *Presuppositions and Discourse. Essays offered to Hans Kamp*. Elsevier, Amsterdam.
- Gougenheim, G. (1929). *Etude sur les périphrases verbales de la langue française*. Les Belles Lettres, Paris.
- Grevisse, M. (1986). *Le Bon usage*. Duculot, Louvain.
- Kuteva, T. (1998). On identifying an evasive gram : Action narrowly averted. *Studies in Language*, 22-1 :113–160.
- Merin, A. (1999). Information, relevance, and social decisionmaking : Some principles and results of decision-theoretic semantics. In Moss, L., Ginzburg, J., et de Rijke, M., eds., *Logic, Language and Computation*, volume 2. CSLI Publications, Stanford.
- Merin, A. (2003a). Presuppositions and practical reason. a study in decision-theoretic semantics. Rapport technique, Université de Konstanz. Forschungsberichte der DFG-Forscherguppe 'Logik in der Philosophie', volume 114.
- Merin, A. (2003b). Replacing 'horn scales' by act-based relevance orderings to keep negation and numerals meaningful. Rapport technique, Université de Konstanz. Forschungsberichte der DFG-Forscherguppe 'Logik in der Philosophie', volume 110.
- Merin, A. (2004a). L'anaphore des indéfinis et la pertinence des prédicats. In Corblin, F., Ferrando, S., et Kupferman, L., eds., *Indéfinis et Prédications*. Presses universitaires de Paris Sorbonne.
- Merin, A. (2004b). Probabilistic and deterministic presuppositions. In Bäuerle, R., Reyle, U., et Zimmermann, T. E., eds., *Presuppositions and Discourse. Essays offered to Hans Kamp*. Elsevier, Amsterdam.
- Mertens, P. (1987). *L'intonation du français. De la description linguistique à la reconnaissance automatique*. Thèse de doctorat, Katholieke Universiteit Leuven.
- Mertens, P. (1997). De la chaîne linéaire à la séquence de tons. *T.A.L.*, 38 :27–51.
- Mertens, P. (2002). Phonétique française. syllabus, Katholieke Universiteit Leuven.
- Piñón, C. (1997). Achievements in an event semantics. In Lawson, A. et Cho, E., eds., *Proceedings of Semantics and Linguistic Theory 7*, pages 273–296. CLC Publications, Cornell University, Ithaca, New-York.
- Ryle, G. (1949). *The Concept of Mind*. Penguin/Peregrine Books, Harmondsworth.
- Sadock, J. M. (1981). Almost. In Cole, P., éd., *Radical Pragmatics*, pages 257–272. Academic Press, New-York.
- van den Eynde, K. et Mertens, P. (2003). La valence : l'approche pronominale et son application au lexique verbal. *French Language Studies*, 13 :63–104.
- van der Sandt, R. (1992). Presupposition projection as anaphora resolution. *Journal of Semantics*, 9 :333–377.